



« Bimba, Pastinha e Besouro de Manganga, trois personnages de la capoeira baianaise »

par Antônio Liberac Cardoso Simoes Pires.
éd. Fundação Universidade de Tocantins – 2002

Article de Cécile Bennegent

Chapitre I : Besouro de Manganga et la ville de Santo Amaro de la Purification

Chapitre II : Maître Bimba et l'invention de la capoeira régionale baianaise

Chapitre III : Maître Pastinha : capoeira Angola dans la ville de Salvador

Chapitre IV : Bimba et Pastinha. Un duel de titans

Notes

Bibliographie et sources.

Quelques mots sur l'auteur :

*Antônio Liberac est historien et capoeiriste. Il fit ses études à l'Université Fédérale de Rio de Janeiro dans le Laboratoire de Recherches sociales du Département de Sciences Sociales et consacra sa thèse de Doctorat à la capoeira. Son intérêt pour les archives et son acharnement à la recherche de nouvelles informations pouvant éclairer l'histoire de cet art lui a permis de découvrir quelques données inédites concernant notamment le légendaire Besouro de Manganga dont il est entre autre question dans ce livre.

Il enseigne aujourd'hui à l'Université Fédérale du Tocantins.

Présentation du livre :

L'auteur s'intéresse ici à l'histoire de la capoeira dans cette période charnière qu'est le passage du 19^e au 20^e siècle, à travers les trois personnages sans aucun doute les plus connus des capoeiristes contemporains.

Commençant par Besouro de Mangangá, capoeiriste *malandro* du 19^{ème} siècle, il présente quelques témoignages des rares personnes encore vivantes l'ayant connu et s'appuie sur quelques archives de polices pour éclairer son histoire. Le chapitre suivant s'intéresse à M. Bimba et la création de la nouvelle capoeira bahiannaise éclairant le lecteur sur le contexte socio-politique de l'époque, sur la personnalité et objectifs du maître durant sa vie et jusqu'à sa mort en 1974. M. Pastinha, le représentant de la capoeira qui sera appelée Angola est présenté dans le chapitre III où sont explicités son histoire personnelle et son rôle dans l'évolution et la place de la capoeira bahiannaise.

Extraits de l'introduction

(...)

« Le processus de transformation sociale de la capoeira à Bahia débuta dans les années 20 du siècle dernier. Manoel do Reis Machado, Mestre Bimba, e Vicente Ferreira Pastinha, mestre Pastinha, participèrent activement à ce mouvement dans la ville de Salvador et devinrent les principaux inventeurs de deux nouveaux styles de la capoeira, celle appelée Angola et la Régionale. Quelques questions apparaissent comme centrales dans ce texte. Je cherche à identifier la culture produite par les groupe dominés et la culture imposée par les groupes dominants, recherchant jusqu'à quel point ces cultures convergent en certains points sociaux. Je prétends également voir les conditions qui ont permis une ascension de Mestre Bimba et Mestre Pastinha au rôle d'agents culturels. Enfin, comprendre quelques aspects de la transformation de la capoeira durant la période de 1920 à 1960.

Dans ce travail, la capoeira contemporaine est présentée comme une « tradition inventée », produite comme un nouveau mode de pratiquer et d'enseigner la capoeira. (...) Un processus de rupture avec la tradition des bandes du XIXème siècle et début du XXème. Ce que je cherche dans ce texte c'est comprendre fondamentalement, à partir de l'analyse de trois individus, les significations historiques de ses changements».

(...)

Chapitre 1

Besouro précède Bimba et Pastinha et « représente, en quelque sorte, le style de pratiquant de la capoeira lorsqu'elle se divisait par groupes référents aux quartiers de la ville. Un modèle de bandes (malts) de capoeiristes du XIXème siècle. (p. 17)

Antônio Liberac explique combien il a été difficile de rechercher des indices pour aborder la biographie de Besouro. Il s'est pour cela souvent déplacé dans les villes du Recôncavo et les recherches d'archives ont été longues et infructueuses. Mais il a tout de même réussi à retracer son arbre généalogique et les quelques informations, sont certes petites mais révélatrices.

Des histoires racontées par plusieurs personnes âgées du quartier où vivait Besouro de Mangangá, Santo Amaro da Purificação, ont contribué à la construction d'un véritable mythe.

On remarquera que l'auteur utilise souvent le conditionnel. : « (...) Noca de Jacob aurait connu Besouro et appris la capoeira avec lui... » (p. 19)

Liberac rencontrera, lors de ses recherches, deux hommes âgés qui « auraient » connu Besouro. L'un se nomme José Brigido Dorneles Antunes dit « Seu Antunes », né en 1923 . L'autre est Ernesto Ferreira da Silva , surnommé Noca de Jacó, né en 1899.

Ce dernier, a 15 ans, observait Besouro de Mangangá, aussi connu sous le nom de Cordão de Ouro et « apprenait ce qu'il ne fallait pas ».

On aimerait en apprendre davantage sur Besouro et après un paragraphe le concernant, l'auteur, certainement par manque d'infos suffisantes, raconte le témoignage de l'un de ses informateurs. Ainsi, Noca de Jacó fournit des descriptions des événements de l'époque

concernant la vie quotidienne, les bagarres, l'apprentissage de la lutte à la lame de rasoir, le samba et le batuque, le candomblé...

Ainsi, plusieurs infos sur la capoeira de l'époque sont données comme par exemple la présence du cavaquinho ou de la viola (guitare) qui ont aujourd'hui disparu avec la forme plus sportive qu'a prit la capoeira au XXème siècle.

Noca de Jacó sera le principal informateur sur Besouro, l'ayant connu dans ses moments « de paix et de guerre », dans des moments plus intimes et calmes.

« Selon lui, Besouro aurait été une personne qui n'aimait pas les émeutes ni la lâcheté. C'était un homme bon mais valentão » (...) « Besouro défiait ceux qui avaient un nom, ceux qui pouvaient augmenter sa célébrité, coutume de tout valentão et quelques fois aussi, il devait affronter la police. (p. 22)

Devenues légendes, les histoires le concernant mêlent réalité et surréalisme et devant si peu de documentations Antônio Liberac, avoue s'être mis à douter de l'existence même de Besouro.

Le doute est renforcé du fait que d'un côté, de nombreuses histoires et légendes sont racontées et de l'autre, aucune trace administrative dans aucun registre officiel d'aucune institution social (ni registre de naissance, de baptême, d'inscription dans l'armée de la cavalerie – alors que témoins de sa participation...)

La recherche à Santo Amaro devenait désespérante pour l'auteur qui ne rencontrait aucune trace mais il finit par trouver son nom dans les registres de la documentation juridique de la ville de Salvador : « Foi um « terror » no exército baiano » (« Ce fut une terreur dans l'armée baianaise ».)

L'auteur explique qu'il existe une « dialectique entre la documentation écrite et la tradition orale. Enfin, le procès criminel renforce le mythe de Besouro de Mangangá et traduit les éléments qui peuvent être mis en évidence par la tradition orale, révélant des aspects et des possibilités des expériences de vie de ce personnage ». (p. 25)

Ainsi les seules traces écrites renforcent le mythe du personnage.

L'histoire de la bagarre décrite par sa victime dans ces archives, pour récupérer son berimbau confisqué par la police, est plutôt drôle et pourrait faire penser à un Zoro luttant avec désinvolture et narguant les officiers.

C'est alors à partir d'une dialectique entre ces descriptions de conflits entre Besouro et la police, archivées à Salvador, et les informations des plus anciens habitants ex-voisins de Besouro, que l'auteur nous fournit des informations, précieuses, mais limitées à quelques anecdotes de ses aventures et sur les circonstances de la mort de ce héros populaire.

On sait finalement peu de choses en comparaisons aux deux maîtres étudiés dans le reste de l'ouvrage, d'une période plus récente et ayant laissé de nombreux témoignages, écrits, enregistrés, ainsi que de nombreux disciples.

Ainsi, on remarquera que 16 pages du livre seulement forment le chapitre sur Besouro, alors que 25 sont consacré à Bimba et autant à Pastinha, avec 9 pages supplémentaires sur ces derniers dans un 4^{ème} chapitre.

CHAPITRE 2 :

Le chapitre commence par préciser qu'il s'intéressera principalement à la période de sa vie entre 1920 et 1960, citant ses sources, les noms et rôles des témoins...

Présentation du maître : Manoel dos Reis Machado, Mestre Bimba, est né le 23 novembre 1899, dans le quartier de Engenho Velho, Freguesia de Brotas à Salvador.

On apprend l'origine de son surnom, à sa naissance, à la suite d'un pari de la sage femme et de sa mère sur le sexe de l'enfant. La sage femme avait raison, c'était un garçon et Bimba est un nom populaire pour désigner l'organe masculin des enfants.

Il aurait commencé la capoeira à 12 ans avec un africain appelé Bentinho.

« Bimba représentait un certain lien du présent avec le passé, entre l'ancienne et la vieille génération (sic), ces capoeiristes de la fin du 19^{ème} siècle et début du 20^{ème}. (p. 37)

L'auteur regroupe des témoignages de ceux l'ayant connu depuis ses plus jeunes années et présente des citation qu'il commente (M. Noronha = Sr Decanio)

« Mestre Bimba passe dans son discours la claire impression de vouloir communiquer que dans la capoeira, il y avait des travailleurs, autant que des malandros. Etre malandro dans la vision du maître, était d'avoir ses « entrées » dans le milieu des classes dangereuses, parmi les voleurs, les prostituées, les joueur, vivre dans des ruches, exercer une certaine domination sur un domaine. Dans ce sens, son discours montre du doigt le fait que la capoeira, à Salvador, a aussi été présente dans l'expérience de divers groupes sociaux, dont ceux classés par Bimba comme malandros ; terme qui possède une représentation de ce qui est, selon son point de vue, négatif. Pourtant, l'un des processus de rupture avec la tradition passée est la négation d'espace au « malandro ». Il a ainsi rompu avec la tradition passée, critiquant les actions de ces groupes et cherchant à développer la capoeira dans des groupe de meilleurs statuts dans la hiérarchie sociale. » (p. 39)

L'auteur continue en expliquant les raisons pour lesquelles M. Bimba est allé chercher des groupes « de meilleurs statuts » dans les hiérarchie sociale ».

« M. Bimba ayant senti se fermer les espaces pour une pratique dans la rue et ayant vécu l'ascension e la capoeira comme symbole culturel, peut-être est-ce l'expérience de ce conflit, explique l'auteur, qui l'a amené à assumer de nouvelles postures en relation à la pratique de la capoeira, à utiliser les discours la présentant comme sport et la symbolique nationale. »

Les contacts qu'il fera dans les milieux intellectuels et politiques lui donneront une place d'honneur dans le monde de la capoeiragem au Brésil.

Après ces premières hypothèses explicatives, A. Liberac va expliciter les transformations apportées par M. Bimba qui feront entrer la capoeira « dans l'arène des luttes martiales ». (p. 40)

L'auteur cherchera dans ce chapitre à dessiner les différents changements apportés par M. Bimba et découvrir les significations sociales de ces actions de transformation, ce à travers des témoignages qu'il commente et explicite, comme celui de M. Itapoan, élève de M. Bimba, ou à travers ses propres déclarations dans les journaux.

La capoeira régionale s'est créée en opposition à l'angola : (p. 40)

« Le témoignage de Mestre Itapoan montre que la capoeira régionale s'est créée en opposition à la capoeira angola. La création de la Régionale, sans doute, a produit des conflits internes et des fissures dans la communauté de la capoeira. De plus, il y eut le conflit d'espaces entre « ceux de la rue » et « ceux de l'académie ». Ainsi, il y eut le problème des conceptions sur ce qu'était la capoeira (acarretando) une rupture entre les groupe. Ceci fit augmenter la violence dans l'univers des pratiquants, mettant en évidence la compétitivité »

Les présentations artistiques et la participation à des luttes de ring furent l'une des stratégies utilisées par M. Bimba pour divulguer la capoeira dans sa forme sportive. Dans ces luttes de ring, M. Bimba a retiré le côté ludique de la capoeira.

Années 30 : stratégie est de la faire reconnaître parmi les autres luttes martiales.

Années 40 : en débat avec d'autres lutteurs, il ne défend plus la même opinion. Il déclare, en réponse à de fortes critiques d'un lutteur de Jiu-jitsu avec qui il refusa (lui ou son élève) de combattre sur le ring, que « la régionale n'est pas une lutte pour le ring ». M. Bimba refusera de remonter sur le ring : « la capoeira est une lutte instinctive » p. 42

Extrait Témoignage de mestre Bimba p. 45 :

« Si je suis monté sur le ring il y a onze ans (sic), c'était simplement pour que soit clairement établie la différence entre la capoeiragem proprement dite et la lutte que j'enseigne ». « Pour lui, il n'était pas possible de juger une lutte qui n'obéit pas à des règles et il affirme l'impraticabilité d'une rencontre satisfaisante entre des luttes différentes. Il dit que les règles de lutte finissaient par enlever l'efficacité de la capoeira. »

L'auteur décrira aussi la Formatura, les rodas libres et rodas de samba. On apprend par exemple que M. Bimba appelait les élèves un à un et leur demandait de réaliser quelques golpes. Ils n'avaient pas le droit à l'erreur sous peine d'amendes payées... en bières. (p. 48-49)

« Bimba enseignait sur la vie, les dangers des rues, de la malandragem dans les rodas de capoeira, forgeant des traits de la personnalité des pratiquants. Le capoeiriste devait toujours être vigilant, préparé à tout, ce qui devenait philosophiquement une manière de vivre, de prendre les expériences de la capoeira pour les expériences de vie en société. » (p. 49)

« Menino não se metam em brigas. Se souberem que num rua qualquer, está acontecendo alguma, voltem, passem pr outra. Mas se no atalho, também houber, sem que haja meios de

evitá-la, vão em frente, com segurança. Vocês não podem sair perdendo e voltar para casa para fazer tratamento na cara. Iodo e arnica custam caro e o pai de vocês não é ladrão para gastar dinheiro à toa ».

Espaces d'entraînement p. 50

L'ensemble de la capoeira dans des lieux déterminés commença avant son officialisation. Bimba enseignait en 1918 déjà, s'arrangeant avec le « delegado » même si elle était encore illégale.

A. Liberac cherche à découvrir comment ont surgi les académies. Il s'appuie en partie pour cela de photographies, selon le lieux, la tenue vestimentaire... qu'il compare selon les dates.

- Roça do Lobo
- Nombreuses « negras » chantant et tapant dans les mains.
- Bimba était reconnu par tous comme un représentant de la communauté, un leader.
- Jusqu'en 1937, lorsque Bimba prend l'initiative d'ouvrir la 1^{ère} académie officielle, la capoeira s'enseignait dans les « fundos de quitais », fonds de jardins.
- Il réussit à infiltrer, à travers la capoeira, les milieux des classes sociales moyennes et hautes car nombreux de ses élèves font partie de l'élite.

L'adieu à Bahia

En 1973, M. Bimba décide de quitter la terre qu'il aime tant pour s'installer à Goiania. Déçu par le manque d'appui des politiques de son Etat malgré sa position de leader dans la capoeira, il finit en effet par accepter la proposition de l'un de ses élèves lui promettant beaucoup. Il part avec l'attente de meilleures conditions de vie et sera à nouveau déçu car les promesses ne seront pas tenues. Il mourra tout juste un an après son départ...

Formatura de Adeus :

On dit qu'il mourut du Banzo, la maladie de la nostalgie.

Sa famille de Salvador et ses élèves feront tout pour que sa dépouille soit ramenée à Salvador. Ce sera fait... 4 ans après sa mort.

CHAPITRE 3 : Mestre Pastinha : La capoeira Angola dans la ville de Salvador.

« La capoeira angola, comme la régionale, a également surgit d'un mouvement de rupture entre les pratiquants de capoeira de la ville de São Salvador. Quelques pratiquants commencèrent à implanter la capoeira avec d'autres conceptions. Mais ils ne formèrent pas un groupe cohérent (coeso), au contraire, plutôt hétérogène et la capoeira angola a surgi avec diverses tendances et dans la mesure du possible le lecteur accompagnera quelques discussions ».

Mestre Pastinha est né le 5 avril 1889 à Salvador et affirma avoir appris la capoeira à l'âge de dix ans.

« Encore avant que Pastinha n'assume le leadership de la capoeira angola, d'autres « angoleiros » ont fait des passages intéressants la représentant dans les espaces de rings, où se disputaient les différentes modalités de luttes sportives ». (p. 68-69)

Ainsi on apprend ici, chose que je n'ai jamais pour ma part entendu ou lu auparavant, que les angoleiros aussi sont montés sur le ring : « (...) Un tel mouvement historique a inclus la participation des « angoleiros » qui disputèrent comme les « régionaux » la place de représentants de la capoeira sur les rings.

L'auteur poursuit en expliquant comment les intellectuels de l'époque (dont Edison Carneiro par exemple) ont joué un rôle essentiel et « participé activement à la construction symbolique de la capoeira ».

Mestre Pastinha et la construction de la capoeira angola (p. 72)

L'auteur parle ici de la conception de la capoeira créée par maître Pastinha : « Franchement, disait-t-il, il est temps de faire du zèle pour le sport (zelar pelo esporte). Ma proposition n'est pas de faire mieux que les camarades, mais si, valoriser le sport ». (citation Angêlo Decânio Filho, 1997).

Mestre Pastinha cherchait donc à faire reconnaître la capoeira comme un sport pour la différencier de ce qu'elle était autrefois, une pratique de malandros, de la rue.

« La capoeira angola a été construite en opposition à d'autres luttes et au style de la capoeira régionale. Les angoleiros ont du la placer comme une pratique unique, pure. Ainsi, mestre Pastinha a attaqué la capoeira régionale, la désignant comme mélangée à d'autres luttes qui étaient en vue à l'époque. La capoeira Angola apparaît comme une pratique dans son « état le plus pur ». Mestre Pastinha invente une capoeira Angola avec une idée nouvelle : celle qui unit la conception sportive au ludique. La capoeira est présenté comme impaire, fruit de l'expérience africaine au Brésil. »

« Mestre Pastinha a cherché des aspects de l'origine de la capoeira dans les rituels religieux des caboclos et dans les candomblés. Dans ces pratiques serait l'essence de la capoeira africaine ; il part de ce qu'il espérait trouver pour construire la capoeira Angola. Tant mestre Pastinha que mestre Bimba ont eut recours au Batuque comme une source d'inspiration inventive de la capoeira. Pastinha affirme encore que certains mouvements de la capoeira viennent des danses du candomblé (...) ».

Mestre Pastinha, dans les années 40, commençait à laisser ses marques dans l'organisation de la capoeira angola et élaborait des hiérarchies complexes pour qu'elle soit pratiquée de manière sportive (pour fortifier le Centre sportif et organiser ses élèves).

Il impose ainsi par exemple la couleur des tenues (un principe académique).

P 76 : Pour Mestre Pastinha, « la capoeira angola exige aussi un certain mysticisme, loyauté avec le partenaire de « jeu » et obéissance absolue aux règles qui la président ». Ce qui seraient les principaux fondements de la capoeira angola.

L'auteur conclut le chapitre en disant que « la principale stratégie de mestre Pastinha passa par le renforcement de la capoeira comme sport national (...) ».

CHAPITRE IV : BIMBA & PASTINHA. UN DUEL DE TITANS

Les deux formes de capoeira se définissent au début du siècle, alors que les luttes sur le ring sont « à la mode » en opposition l'une de l'autre mais « les différences n'ont jamais été profondes et n'ont pas touché des éléments structurels, mais font ressortir des différences intéressantes dans la manière de pratiquer la lutte. (...) Les deux styles ont fini par mettre des uniformes, déterminant des couleurs, des règles et rituels propres. Dans ce sens, autant Maître Bimba que maître Pastinha ont fait naître un modèle sportif dans la pratique de la capoeira. » (p. 90)

Selon l'auteur, tout indique que les relations entre les deux maîtres ont été plutôt distantes. Ils est arrivé qu'ils se rencontrent en divers lieux mais n'ont jamais discuté de la capoeira et ne se sont jamais rendu visite dans leur académie respective.

Ainsi ce chapitre établit les divergences entre les deux maîtres, et les critiques que chacun a pu formuler par rapport à la pratique de l'autre mais il ne se sont jamais attaqués personnellement, seulement à travers des discussions au sujet de la capoeira.

Liberac explique notamment que le « commerce de la capoeira est devenu un fait fondamental. Le retrait de la capoeira du code pénal en 1934 a signifié, fondamentalement, sa place dans le milieu des relations fondamentales du système capitaliste, ce qui entraîné la création des académies de capoeira. Ainsi, les agents ont produit une autre manière de commercialiser la culture, en tentant de fuir les pratiques criminelles. Les deux grands maîtres de capoeira sont entrés en compétition pour le leadership de ce procès. »

(...)

« La capoeira est une tradition inventée parce qu'elle a des fondements idéologiques, pas seulement techniques, même si, comme jeu, elle possède des règles transformables. Elle est encore une tradition inventée pour être un procès de formalisation et de ritualisation avec des références au passé.

Les capoeiristes inventèrent une tradition dans un contexte propice à cela, c'est-à-dire, quand les transformations sociales survenues avec la mise en place du projet républicain le modèle auquel la tradition de la capoeira du 19^{ème} siècle correspondait. Ainsi il y eut une recherche de la transformation de la capoeira, pas seulement de la part des pratiquants, mais aussi par les divers secteurs de la société. En réalité, la capoeira a souffert d'une adaptation : c'est une vieille coutume conservée dans des habits neufs. Elle s'est présentée avec une

grande gamme de procédures propres à la vieille tradition et a inventé de nouvelles relations symboliques. Ainsi, elle présente des éléments de continuité et de discontinuité.

Considérations finales

« Ces personnages révèlent des aspects importants dans la formation de la capoeira contemporaine. Les actions de nos illustres personnages ont aidé à révéler les spécificités de chaque pratique. Ils ont aussi montré que tant la capoeira angola que la régionale furent modelées à partir d'éléments du passé, relevant de la tradition des bandes (maltais) baianaises du 19^{ème} siècle, en assimilant de nouvelles propositions culturelles. Des pratiques inhérentes à la capoeira de Besouro de Mangangá perdurent dans la tradition contemporaines (angola et régional), d'autres sont restées sur le chemin.

Les lames de rasoir sont devenues éléments du folklore mais le rabo-de-arraia continue à être pratiqué par les mains et les jambes des joueurs. Les rythmes furent réorganisés et la capoeira contemporaine est passée par un processus de rationalisation sportive. Pourtant, les capoeiristes se sont écartés des ring, construisant un territoire culturel propre. Ils ont cherché à devenir une culture particulière, symbole de nationalité, mais l'ont maintenu aussi comme symbole de résistance à l'esclavage et véhicule de liberté de tout système.(...) »

Commentaire pour la fin :

Beaucoup de choses sont dites et écrites sur M. Bimba et M. Pastinha, sur la capoeira régionale et la capoeira angola. Beaucoup de critiques aussi. Et beaucoup de contradictions, les idéologies des uns ou des autres se mêlant parfois aux discours empêchant une compréhension la plus objective

Liberac apporte dans ce livre de nombreuses informations objectives, basées sur des archives des interviews et témoignages, qui permettent de mieux comprendre comment s'est développée la capoeira dans ses différentes formes en prenant en considération le contexte socio-politique complexe de l'époque, tentant d'éclaircir les discours sans rechercher la polémique.

Un résumé d'autant de données précises et de citations n'est pas une tâche facile et j'ai tenté ici de présenter quelques extraits qui devraient permettre, je l'espère d'avoir un bon aperçu de l'ensemble de cet ouvrage.